

Jacques Julliard : Malaise dans la civilisation

Pour faire la paix, il faut être deux. Pour mener la guerre, il suffit d'un seul. Nous ne voulons en aucun cas transformer le terrorisme en une guerre contre la civilisation musulmane, à supposer qu'elle soit une. Mais nous ne pouvons empêcher l'islamisme extrémiste de nous déclarer la guerre.

Un bref rappel historique est nécessaire. Le mot « civilisation » est d'usage récent. Il ne s'est imposé que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, à la veille de la Révolution. Il ne figure pas dans Rousseau. C'est Condorcet, dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1793), qui l'impose comme le concept central de l'analyse des sociétés. Pour lui, civilisation signifie progrès. Dans sa philosophie de l'histoire, les Lumières suscitent de nouvelles techniques, qui stimulent la production. Celle-ci permet l'aisance matérielle qui à son tour produit un « perfectionnement de l'homme », un progrès spirituel et moral d'une humanité réconciliée et réunifiée. Cette philosophie du progrès, génératrice de « civilisation », imbibé tout le XIX^e siècle, de Kant à Victor Hugo et aux républicains de la III^e.

Cette linéarité du progrès matériel conduisant au progrès moral, nous n'y croyons plus depuis Auschwitz. Aussi n'est-ce pas une coïncidence si après la Seconde Guerre mondiale le mot « civilisation » se décline au pluriel pour indiquer non plus le perfectionnement indéfini de l'humanité, mais « l'ensemble des phénomènes sociaux à caractère religieux, moraux, esthétiques, scientifiques, techniques... communs à une grande société ou à un groupe de sociétés » (le Robert).

Désormais, plus de progrès, plus de jugement moral. La philosophie de l'histoire cède le pas à l'ethnologie et Condorcet, à Lévi-Strauss. Plus de hiérarchie entre les sociétés ou entre les civilisations. Il y a des civilisations barbares, ou que nous tenons pour telles. Défense de juger. Tout jugement de valeur ne ferait que souligner l'insupportable sentiment de supériorité de l'homme blanc occidental. Ce relativisme moral est, dans cette optique, la condition de l'égalité entre les hommes et entre les sociétés.

Revenons à Manuel Valls. Il a, certes, employé l'expression « guerre de civilisation », mais au singulier. Il précise nettement qu'il n'entend nullement par là une guerre entre l'Occident chrétien et le monde musulman. Et que, bien au contraire, ce sont les musulmans qui sont les premières victimes, les plus nombreuses, du terrorisme. Il faut une insigne mauvaise foi pour faire de lui, sur cette base, un disciple de George W. Bush et des néoconservateurs américains. Aurait-il dû pousser la neutralité axiologique jusqu'à nier qu'en luttant contre le terrorisme la France défend ses propres valeurs ? Ce serait absurde. Certains intellectuels,

par pure beauté d'âme, poussent le déni de soi jusqu'à la débilité mentale ou au jeu de société pervers.

Quelques conclusions s'imposent. Tout le monde, dans la pratique, joue sur le double jeu du mot « civilisation ». Ainsi, lorsque François Heisbourg s'étonne de l'emploi du mot « civilisation » par Manuel Valls, au motif que ce serait donner à l'Etat islamique une dignité qu'il ne mérite pas, lui qui est une « anticivilisation » (Le Monde), il réintroduit implicitement le sens moral du mot « civilisation » que l'on avait cru abandonné. Quelques terroristes isolés peuvent être qualifiés de « criminels », sans plus de précision. Mais, quand ils agissent au nom d'un « Etat » beaucoup plus grand que le Koweït, la Jordanie ou le Liban, peut-on s'en tirer aussi facilement ?

Pour faire la paix, il faut être deux. Pour mener la guerre, il suffit d'un seul. Nous ne voulons en aucun cas transformer le terrorisme en une guerre contre la civilisation musulmane, à supposer qu'elle soit une. Mais nous ne pouvons empêcher l'islamisme extrémiste de nous déclarer la guerre. Il faut la feinte naïve d'un Emmanuel Todd pour voir dans le terrorisme le fait d'une poignée d'égarés, quand l'Etat islamique ne cesse de progresser et de compter de nouveaux ralliements dans l'ensemble du monde musulman, en particulier en Afrique. Sa représentation du monde occidental est délirante, mais, quand le délire devient réalité, ce n'est pas ce délire qu'il faut dénoncer, c'est cette réalité qu'il faut combattre.

Reste pour moi la question essentielle, qui va bien au-delà de la confrontation entre les cultures, voire les civilisations, parce qu'elle est tapie, comme une bête féroce, au tréfonds même de l'âme humaine. Pourquoi la « barbarie » exerce-t-elle pareille fascination sur des individus civilisés ? Pourquoi l'Etat islamique a-t-il fait des plus barbares de ses procédés, le meurtre de masse à l'aveugle, l'incendie des êtres vivants, la décapitation, la noyade savamment prolongée et filmée, la crucifixion, le fonds même de sa propagande ? Car cela marche. C'est au récit et surtout au spectacle de toutes ces horreurs que des milliers de jeunes dans nos pays occidentaux, qui connaissent l'éducation, la sécurité sociale et la prospérité du plus grand nombre, s'engagent pour le djihad, au péril et parfois à l'offrande délibérée de leur vie ? Aucune des raisons que l'on donne d'ordinaire, du sous-emploi au racisme rampant, n'est à la hauteur d'un tel phénomène. Ce n'est pas Marx qu'il faudrait invoquer, pas plus que Condorcet ou Lévi-Strauss. C'est Freud, et plus encore Dostoïevski. Ayons le courage de laisser cette question sans réponse. Décidément, on s'en souviendra, de cette espèce.

SOURCE

<http://www.marianne.net/malaise-civilisation-100235252.html>